



De l'animal en management compost, alliance biosociale et marronnage

BLONDET dit ELSTUDIO, Pierre

Laboratoire de recherche en sciences de gestion Paris 2 Panthéon-Assas (LARGEPA) -

EA 3386

pb.lestudio.sas@gmail.com

Résumé :

Comment penser l'animal dans les contrées du management ? Telle est la question que ce travail se propose d'explorer dans une démarche de pragmatisme spéculatif (Debaise et Stengers, 2016) pour appréhender l'animal, un objet marginal, critique et émergent dans les recherches en management.

Pour ce faire, trois mouvements sont initiés et articulés depuis la figure du compost confectionnée par Donna Haraway (2020). Un premier mouvement d'exploration conceptuelle qui envisage l'animal comme une figure compostée du management, à la fois fantôme, personne et être biosocial. Un deuxième mouvement d'exploration empirique, dans les ressorts d'une action collective animalitaire menée par l'association L214 Éthique et Animaux, une action qui se labellise comme une enquête et qui dénonce le productivisme agricole et l'élevage en général et les pouvoirs publics et le groupe agroalimentaire Avril en particulier. Une action collective ici analysée comme alliance biosociale. Un troisième mouvement spéculatif consistant à explorer le territoire du marronnage et ce faisant de fertiliser l'imaginaire des CMS et notamment leur projet de dénaturalisation du management.

Mots-clés : Donna Haraway, animal, organisation biosociale, stratégie collective



De l'animal en management compost, alliance biosociale et marronnage

INTRODUCTION

« Des vaches à hublots pour booster la productivité des animaux machines. » ; tel est le titre du communiqué de presse diffusé par l'association L214 le 19 juin 2019 et qui marque le coup d'envoi de la publicisation d'une enquête réalisée dans un centre expérimental du groupe agroalimentaire Avril. Au programme de cette mise à l'agenda publicⁱ, un communiqué de presse donc, mais aussi une vidéo de 2m14 qui montre des images filmées de ces pratiques, des images « choquantes » commentée sobrement par l'animateur de télévision Nagui et qui invite les Français à signer une pétition, une vidéo mise en ligne sur les réseaux sociaux YouTube et Facebook ; une vidéo de 19 minutes en « caméra cachée » avec des images libres de droit ; une enquête de 36 pages qui présente la station expérimentale du groupe Avril, critique les arguments fondant la pratique expérimentale zootechnique concernées et argumente plus largement sur les limites et la nécessité de sortir du productivisme agricole ; un dépôt de plainte auprès du procureur de la République du Mans contre le centre expérimental concerné pour « expérimentations en dehors des objectifs définis par la loi » et pour « sévices graves sur les animaux ».

Circulez, il n'y a rien à voir, telle pourrait être résumée la réponse des pouvoirs publics à cette demande d'« interdiction des expérimentations zootechniques visant à développer performances et productivité des animaux » et plus largement à l'émotion lié à cette introduction publique de la figure de la « vache à hublot » (cette vidéo a donné lieu à 115 articles de presse entre le 19 juin et le 15 juillet 2019 source Eurostat). Alors que le 20 juin, le Ministre de l'Agriculture et de l'Alimentation tout en reconnaissant un « équilibre difficile », rappelait qu'il s'agissait d'une pratique courante et « contrôlée » et regrettait les « intrusions » et les « images détournées » qui pouvaient amener des tensions, la Secrétaire d'État auprès du Ministre de la Transition écologique et solidaire indiquait le 21 juin que même si c'était « choquant », il s'agissait d'une « pratique scientifique » et que nous avons « besoin de la science ». (Le Monde, 21 juin 2021).



Plutôt que de fermer le ban et se réfugier derrière l'étendard scientifique invoqué par deux membres du gouvernement français de l'époque, le propos de cette communication est de s'arrêter sur cette campagne activiste qui se labellise elle-même comme une « enquête » et de regarder avec un peu plus d'attention une figure peu explorée dans la recherche en management : l'animal.

A son corps défendant peut-être, l'animal nous apparaît en effet comme un objet marginal, critique et émergeant dans les recherches en management.

Marginal car comme le montre Labatut et al. (2016), la recherche en management contemporaine s'intéresse fondamentalement à l'organisation des sociétés humaines, un tropisme anthropocentré qui disqualifie ainsi facilement toute préoccupation pour l'animal, un tropisme d'autant plus fonctionnel dans un foisonnement des disciplines scientifiques où l'objet animal semble plus naturellement préhensible par la biologie, l'éthologie ou les sciences vétérinaire.

Marginal mais également en essor critique car la préoccupation pour l'animal fait l'objet depuis quelques décennies d'une préoccupation académique spécifique dans les sciences humaines et sociales (Guillo, 2015) (Digard, 2012). En écho à la multiplication des tournants académiques (tournants matérialiste, performatif, pragmatique vers les affects, etc.), un « animal turn » serait en cours de structuration autour des « animal studies » (Livingston & Puar, 2010 ; Michalon, 2017). Dans le sillon interdisciplinaire des multiples objets de « studies », les études animales émergent aujourd'hui dans les disciplines juridique, historiques, économiques, sociologique et également gestionnaireⁱⁱ, s'inscrivant pour la plupart dans une démarche critique visant à améliorer la condition animale.

Cette démarche critique ne va pas de soi et invite les chercheurs qui s'y engagent à se positionner clairement sur les perspectives politiques qui les animent. Travailler sur l'animal en sciences de gestion selon une approche critique met ainsi en tension la prémisse féministe à l'engagement selon laquelle « le personnel est politique » (Hanisch cité dans Dorion, 2017). En effet, nous avançons que le rapport à l'animal est éminemment personnel et donc politique : « est-ce que je fais une différence entre un humain et un animal » « est-ce que je possède un animal », « est-ce que je mange des animaux » « est-ce que je consomme des produits qui ont nécessité du travail animal » « est-ce que je considère que l'espèce humaine, et moi en premier lieu, devrions cesser d'utiliser les animaux ». Ces questions sont triviales et en même temps primordiales pour qui fait œuvre de recherche critique dans les contrées de l'animal. Il ne s'agit pas d'y apporter une réponse définitive mais d'abord de reconnaître que ces questions



quotidiennes relèvent d'un commun en ce qu'elles traversent nos sociétés et interrogent nos manières de vivre et d'organiser nos vies. Dans la singularité de l'espace-temps de la fabrication professionnelle de savoir académique (Bansal et al., 2018), ces questions invitent à examiner des postures, des intentions et des sensibilités qui mettent au travail des mondes différents. Est-ce que le projet de connaissance qui anime l'humain concerné s'inscrit dans une préoccupation antispéciste voire « animalitaire » (Digard, 2012), une posture de recherche militante qui postule une égalité nécessaire de considération des êtres humains et des animaux dotés de sensibilité ? Est-ce que le projet de fabrication de savoirs qui anime l'humain concerné s'inscrit dans une préoccupation écocentrique et ainsi dans une posture de recherche pragmatique qui cherche à dépasser le grand partage nature-culture et l'anthropocentrisme occidental afin de redonner de l'agentivité voire du pouvoir à des sujets, des objets, des êtres exploités, détruit ou jugé non digne d'intérêt (tels les animaux par exemple) (Purser, 1995 ; Descola 2015 ; Morizot 2018 ; Charbonnier et al., 2017) ?

C'est plutôt dans cette dernière dynamique que nous inscrivons. Nous avançons en effet qu'une rupture anthropologique est en cours dans nos sociétés encastés dans des économies d'organisations et de marchés interfacées avec des écosystèmes (Granovetter, 1985 ; Simon 2004 ; Purser, 1995) et regardons ici plus spécifiquement l'émergence de la figure de l'animal dans les développements contemporains des organisations, qu'elles soient politiques, privées et/ou publiques. Un regard politique sur cette émergence d'abord, car l'animal semble être le creuset d'un projet collectif d'organisation de nos sociétésⁱⁱⁱ. Un regard gestionnaire également car, à l'interface du public et du privé, tel un nouvel avatar de la RSE (Acquier & Aggeri, 2015), l'animal est pris dans une instrumentation de gestion, qui de ressource matérielle le fait devenir destinataire de politiques publique et privée autour de son bien-être (développement d'une fonction et de plans d'action « bien-être animal » dans de nombreuses organisations tête de filières dans les chaînes globale de valeur agricole, discussion en cours au niveau européen sur l'élaboration d'un label « bien-être animal », réglementation des conditions de vie, de transport et d'abattage des animaux d'élevage et d'expérimentation, etc.). Une émergence qui se manifeste très clairement par des luttes et des discordes (cf. la campagne mentionnée en exergue) mais qui semble également l'objet d'alliance et de travail conjoint^{iv}.

Explorer cette émergence apparente nous apparaît opportun pour tenter d'articuler quelques préoccupations transversales aux approches critiques en management (CMS). S'engager dans cette réflexion sur la figure de l'animal en management, c'est en effet s'interroger sur l'organisation des systèmes productifs dans lesquels nous sommes inscrits en tant que citoyen,



consommateur, membre de l'espèce humaine mais également être vivant manipulant et manipulé par des artefacts. C'est aborder des questions de race, d'espèces, de conditions de vie, de souffrance et de mort, des problématiques de justice environnementale et humaine. C'est étudier la construction sociale des droits des animaux et se confronter à leur non performativité. C'est rencontrer l'essor du concept d'organisations biosociales (Labatut, 2019), un concept qui articule le mainstream de l'*organization* productiviste (Bourlier-Bargues & al., 2020) et l'alternatif de l'*organizing* politique (Rabinow, 2010) et qui invite à penser les déplacements des régimes de relations à l'œuvre entre les corps vivants et les artefacts (Preciado, 2019). Une contrée théorique et matérielle où il y a de nombreux corps avec lesquels il s'agit de composer. Ce faisant notre propos est de contribuer à instruire l'objectif de « dénaturiser les pratiques et concepts du management » car imprégnés de notre intérêt pour la part animale à l'œuvre dans les organisations, nous nous demandons dans quelle mesure les postures critiques consistant à désépaissir « l'opacité du monde » que produit la gestion (Gomez cité dans Palpacuer et al., 2015) ne contribuent pas à arraisonner la pensée critique en management, en la figeant à un endroit où ce qui est vivant sans être humain a difficilement droit de cité.

Autrement dit, comment penser l'animal dans les contrées du management ? Comment dénaturiser sans dévitaliser, en vivifiant ce qui est fertile pour le management ?

Afin d'appréhender ce questionnement organisationnel à la croisée du vivant, de l'animal, de l'artefact, nous choisissons de nous engager avec la pensée de Donna Haraway et sa proposition d'appréhender la fabrique de commun comme une activité de compostage afin d'initier trois mouvements (1). Un premier mouvement conceptuel où nous explorerons en quoi le management compose de l'animal, en entrelaçant du mort, du vivant et de la transformation, de l'animal fantôme, de l'animal en cours de personnification et de l'animal inséré dans un régime de biosocialité (2). Un deuxième mouvement empirique où nous explorerons les modalités d'alliances biosociales à l'œuvre dans l'enquête activiste susmentionnée, en analysant l'argumentaire émotionnel qu'elle fabrique, les alliés et les ennemis qu'elle articule et l'ambiguïté qu'elle entretient vis-à-vis de la question du vivant (3). Un troisième mouvement spéculatif où nous esquisserons l'exploration du territoire du marronnage, un territoire dont la carte serait le phénomène de domestication, un territoire dont l'exploration pourrait constituer un appât sensible pour fertiliser l'imaginaire des CMS (4).



1. PANSER AVEC DONNA HARAWAY

Au mitan du XVIII^{ème} siècle, un « a » s'est substitué à un « e » dans la langue française et depuis « penser » est né « panser », une séparation ouvrant ainsi deux sémantiques pour décrire une même activité d'attention et d'égard vis-à-vis d'un objet. Le mot « penser » a continué à tracer son sillon pour décrire une activité spéculative à l'égard d'un objet abstrait tandis que le nouveau mot « panser » a embarqué l'activité consistant à prendre soin d'un corps, que cela consiste en la fabrication et l'apposition de pansements pour en guérir les blessures ou alors en un toilettage à visée plutôt esthétique. Par un curieux hasard, l'activité de panser s'est rapproché visuellement d'un organe bien particulier, la panse, l'endroit de la digestion, quand bien même ce mot s'inscrit dans un sillon sémantique différent (*pantex*, le ventre).

Ce rapprochement équivoque fondé sur une substitution, une séparation et un mirage de familiarité, un rapprochement qui assemble l'activité spéculative, l'activité de soin et l'activité de digestion est à l'image du projet intellectuel de Donna Haraway, un projet délicat à interfacer dans l'infrastructure académique et disciplinaire contemporaine. Un projet délicat car chez Donna Haraway, on rencontre des cyborgs, des bestioles, des singes, des machines, de l'humus, des enfants utopiques qui se métissent avec des propriétés animales, bactériennes ou végétales. Dans la recherche en sciences humaines et sociales et en management, qu'elle soit mainstream ou critique, Donna Haraway apparaît pourtant, comme une penseuse en filigrane, un recours souvent en note de page qui vient alimenter des recherches féministes, post/décoloniales, animalistes, en humanités environnementales etc. Avec l'idée de respecter les fils d'une pensée contemporaine et vivante qui se déploient depuis près de 50 ans, tout en instrumentalisant de manière réflexive et responsable certains concepts générés par Donna Haraway, nous proposons ici d'esquisser en quelques lignes son projet de fabrication de savoir (1.1) et d'éclairer plus spécifiquement sa proposition politique d'appréhender la fabrique de commun comme une activité de compostage rendu possible par l'avancée des connaissances biologiques (1.2).

1.1. UN PROJET POLITIQUE SENSIBLE A LA QUESTION DE L'INNOCENCE

« With whose blood were my eyes crafted ? » (Haraway, 1988) Avec le sang de qui/quoi mes yeux ont été façonnés ? Cette question séminale pourrait être le point de départ pour aborder le projet de Donna Haraway. Une question à l'intersection des approches féministes et des Sciences & Technologies Studies qui ont constitué ses premières matrices académiques, une question qui travaille constamment les perspectives en termes de savoirs situés en invitant d'emblée à la réflexivité toute personne engagée dans un projet de fabrication de savoirs.



En s'interrogeant d'abord sur ses biais cognitifs au prisme de sa position dans l'espace social. En appréhendant ensuite les instruments auxquels elle recourt comme une fabrication qui s'inscrit souvent dans des processus de création ou d'entretien d'inégalités quand ce n'est pas dans des processus de destruction d'équilibre fertiles.

En faisant preuve de vigilance avec tout velléité de pureté, car aucun savoir n'est innocent, quand bien même il peut être responsable. Donna Haraway s'inscrit elle-même dans un pacifisme radical (Caeymaex et al., 2019), attentive à ne pas embrasser la rhétorique de la guerre et de la désignation de l'ennemi, qui supposerait en retour la pureté de celui qui énonce les termes de la guerre. Ce refus de la guerre permet de contribuer à problématiser les activismes dans une perspective singulière : comment lutter sans être guerrier ? comment transformer en faisant avec ce qu'on veut transformer ? comment penser et agir avec celles et ceux avec lesquels nous avons de transformer ?

En faisant avec donc. Avec le sang coulé pour produire les instruments de cognition utilisés mais aussi avec le sang qui coule dans les veines des alliés. Donna Haraway s'efforce en effet de « réunir le mouvement féministe, la justice environnementale multi-ethnique et antiraciste, les bestioles des mers et des eaux intérieures, les collectifs urbains contre la pollution et la recherche-action » (Haraway, 2020, p 189). Lire Donna Haraway c'est entrer dans un compagnonnage avec tous ces sujets. C'est rejoindre un collectif de compagnonnages de pensées, avec de multiples penseurs et penseuses^v qui contribuent chacune et chacun selon leur position et leur positionnement à appréhender les transformations du monde en cours.

1.2. UN PROJET SF QUI COMPOSTE

Compagnonner avec Donna Haraway invite à apprécier la dimension générative de son projet de fabrication de savoir. Donna Haraway refuse l'essentialisation, la réduction, la connaissance finie. Son écriture s'adonne ainsi à la génération de tropes, de figures, de métaphores qui saisissent des situations, ouvre des relations, sans jamais clôturer le sens, une écriture SF qui se joue du caractère utopique et/ou dystopique de la Science-Fiction pour s'assumer comme une fabrication de savoir qui composte des Speculative Fabulations, des Scientific Facts ou Fantasies, des String Figures (soient des jeux de ficelles, cette pratique individuelle et collective qui permet de façonner des filets, des articulations de liens, des trames d'histoires, des paniers en créant des figures à 2, 4 ou de multiples mains) et So Far.

Cette revendication de la SF comme modalité de fabrication de savoir est bien entendu problématique dans un contexte scientifique disciplinaire qui canonise les modalités de partage,



d'évaluation et de discussion académique autour de certains formats et précaution oratoire^{vi}. Pour autant le recours compulsif de Donna Haraway à différentes SF, sa mise en œuvre spéculative nous aide à faire se rencontrer les approches en termes de pragmatisme spéculatif et les approches critiques en management.

Compagnonne de pensée de Donna Haraway et transmetteuse d'une pensée spéculative héritée de Whitehead, Isabelle Stengers, explique dans les termes suivant pourquoi elle avait renoué avec l'adjectif « spéculatif » en 1997, comme une opération pour diagnostiquer une situation d'impasse de l'affrontement « entre penseurs critiques et scientifiques », une opération à même de dépasser la question de la raison pour s'engager résolument avec la nécessité de fabriquer du sens commun :

« la pensée critique, démystificatrice, avait « raison » mais cette raison étendait le désert, ratifiait l'appropriation capitaliste, faisait insulte à ce qui attache les praticiens, à ce qui les oblige. Mais diagnostiquer l'impasse, ce n'est pas autopsier, c'est, au sens de Nietzsche, rendre perceptibles des devenirs qui lui échappent. [...] Le diagnostic portant sur les devenirs n'est pas le point de départ d'une stratégie mais relève d'une opération spéculative, d'une expérience de pensée [qui n'a] d'autre rôle que de susciter des possibles, c'est-à-dire aussi de rendre visibles les mots d'ordre, évidences et renoncements que ces possibles doivent mettre en question pour devenir eux-mêmes perceptibles. [Elle est] d'abord une lutte contre les probabilités, et une lutte dont les acteurs doivent eux-mêmes se définir contre les probabilités. En d'autres termes, il ne peut s'agir de rien d'autre que de créer des mots qui n'auront de sens qu'à susciter leur réinvention, des mots dont la plus haute ambition serait de devenir ingrédients d'histoires qui, sans eux, auraient peut-être été un peu différentes » (Debaise & Stengers, 2016, p. 88)

Un des gestes spéculatifs générés par Donna Haraway est ainsi la mise en visibilité de la/le cyborg, une figure intensifiée dans un manifeste publié en 1985 qui tente de construire un mythe politique qui soit fidèle au féminisme, au socialisme et au matérialisme (Haraway, 2006). Cette figure cyborg, Donna Haraway la fait advenir à l'articulation de trois brèches qu'elle entrevoit au début des années 1980 et qui rendent possible cette science-fiction : la chute de la frontière qui sépare l'humain de l'animal, le lézardage de la distinction entre l'humain-animal (l'organique) et la machine, l'imprécision croissante entre ce qui est physique et ce qui ne l'est pas.



Cette figure du cyborg aide à penser un phénomène tel que la campagne activiste abordée en introduction. En appréhendant l'émoi public travaillé par le projet politique d'un droit animal qui respecte la sensibilité, la prise de connaissance de cette situation via la médiatisation visuelle et digitale d'une expérimentation située - l'utilisation d'instrument d'observation dans le corps d'un animal domestiqué pour penser ce qui se passe dans sa panse -, on se retrouve à faire avec un trouble où nous « *ne sommes plus très sûres de savoir ce qui appartient ou non à la nature – cette source d'innocence et de sagesse – et nous ne le saurons probablement plus jamais* » (Haraway, 2006, p.19).

Un autre geste spéculatif proposé par Haraway s'articule autour du compost. Dans *Histoires de Camille – les enfants du Compost* (Haraway, 2020), elle élabore une fabulation spéculative et narre ainsi la naissance, la vie et la mort de 5 générations de Camille, une proposition pour tenter de sentir depuis les ruines du monde contemporain un des horizons souhaitables à plusieurs centaines d'années, un horizon où on ne fait plus des bébés mais du *kin^{vii}* pour maintenir une biomasse humaine compatible avec la planète, un horizon post-genre et post-spécistes où « chacun » ne veut plus dire grand-chose car tout se construit ensemble, un horizon où chaque Camille utilise la technologie pour s'inclure dans une symbiose avec une espèce choisie, et en développer certains traits, les antennes des papillons monarques par exemple, un horizon où toutes les mémoires constituent un commun. Ce compostage des genres, des liens familiaux et des relations entre les espèces par un projet collectif est rendu possible par le déploiement technologique de la sympoïèse. Modèle conceptuel en cours d'élaboration dans les contrées de la discipline académique de la biologie évolutive pour rendre compte de l'avancement de la compréhension des processus à l'œuvre dans la genèse du vivant, la sympoïèse contribue à redéfinir la notion d'individu, en la renaturalisant sans l'essentialiser. Ce que nous dit la sympoïèse, c'est que la notion d'individu ne veut plus dire grand-chose quand on regarde au niveau de la manière dont évoluent les corps vivants. Car ce qui stimule le vivant c'est la symbiose, c'est le fait qu'il est peut-être plus judicieux d'appréhender les frontières entre les corps comme des zones d'échanges et d'assemblage interespèces (Livingston 2011) que comme des enveloppes qui figent un individu. C'est ce qu'apporte la notion d'holobionte, cette figure biologique qui nous décrit le corps vivant comme un héritage et un assemblage permanent d'archées, de bactéries, de virus, de végétal et d'animal et qui nous invite à la manière de Karine Prévot à nous demander : « Sommes-nous des lichens ? ». (Prévot 2018)



2. EXPLORATION CONCEPTUELLE : L'ANIMAL COMPOSTE PAR LE MANAGEMENT

Nous proposons ici de suivre la métaphore du compost pour explorer l'impensé animal à l'œuvre dans le management entendu ici comme un phénomène entrelaçant des pratiques et des théories en lien avec l'organisation des sociétés occidentales. Faire avec le compost paraît en effet opportun pour appréhender tout sujet en cours de décomposition-recomposition-fertilisation, tout sujet « chaud » qui mobilise de l'humus, de la mort, du vivant et des compagnonnages interspécifiques. En l'espèce, la métaphore du compost nous permet de convoquer l'animal en management sous les traits d'un fantôme, et ainsi d'accepter de faire apparaître, d'être hanté et de se laisser inspirer par la part animale de l'organisation collective et de la conception d'artefact (2.1). Dans le même temps, la métaphore du compost nous engage à saisir le mouvement de personnification de l'animal au sein du management et d'envisager son statut de sujet (2.1). Enfin, la métaphore du compost est particulièrement fertile pour comprendre comment le régime de la biosocialité (Rabinow, 2006) dissout l'animal (2.3).

2.1. LE FANTÔME DE LA DOMESTICATION ANIMALE

L'animal est une figure de mort dans la gestion du monde. En 2019 en France, ce sont 968 millions d'animaux d'élevage (736,9 millions de poulet, 23,6 millions de porcins, 4,5 millions de bovins) (Espinosa, 2020) qui meurent pour être transformé en protéines comestible ou en coproduit animal.^{viii} En réponse à l'invitation de Yoann Bazin et Margot Leclair (2019) qui invitent les praticiens à danser avec les fantômes organisationnels qui peuplent leurs entreprises, nous proposons ici de reconnaître à l'animal le statut de fantôme du management, un spectre qui hante et qui inspire cette assemblage conceptuel et pratique.

En écho au projet d'Alain Deneault (2019) qui orchestre actuellement une reconceptualisation de l'économie en réexplorant ses fondements et les différentes perspectives qui l'ont construit (la religion, la nature, la psychanalyse notamment), et cela afin d'ôter aux économistes le monopole de l'économie, notre propos est ici de convoquer les « animal spirits » keynésiens pour entreprendre^{ix} une espèce de safari originel (de l'arabe *safara* « il a voyagé ») qui ne soit pas qu'une excursion touristique.

Le mot même « management » à un rapport étymologique à l'animal. C'est en effet au XVI^{ème} siècle en Italie qu'est apparu *maneggiare*, un mot décrivant l'activité de dressage et d'accompagnement des chevaux dans un contexte de guerre. Un mot traduit en anglais dès le XVII^{ème} siècle par *manage* pour décrire la même activité. Un *manage* qui a ensuite incorporé



l'idée de bien tenir sa maison via le *ménage* français au XVIII^{ème} siècle pour se consolider aujourd'hui dans un vocable disciplinaire (Mant, 1977). Il en va de même pour le *capital* qui cousine avec le mot *cheptel*, les deux étant fondés sur le latin *caput*, la tête^x, (tout comme le mot *chef*). Le développement d'une écriture enregistrant le commerce des animaux est certainement un des premiers jalons ayant contribué à bâtir le monde de la gestion (Deneault, 2019), avant même l'émergence du capitalisme corrélé selon Marx au remplacement des paysans par les animaux de bétail dans l'Angleterre rurale du XVII^{ème} siècle, un remplacement qui aurait rendu disponible une force de travail humaine massive en contexte urbain. Toujours dans cette perspective marxiste, le travail salarié, en ce qu'il est forcé et aliénant, « animalise » l'humain prolétarisé, le réduisant à un animal laborans, un être humain qui ne peut consacrer sa force de vie qu'à la seule reproduction de son existence. (Bailey, 2016). Est-ce à dire qu'intrinsèquement le management, ainsi que le capitalisme réduisent l'être humain à un animal qu'il s'agirait de domestiquer, dresser et faire tourner ? Si les mots management et capitalisme embarquent bien un impensé animalisant lié à la domestication, il est ici important de relever deux arguments.

D'abord, la question de la domestication animale n'est pas une donnée mais un phénomène qui s'est façonné sur plusieurs millénaires. Très concrètement, si la domestication du chien est recensée depuis 15 000 ans, celle des porcs et des ruminants il y a 11 000 ans, celle des chevaux n'est documentée que depuis 5 500 ans. La domestication du cheval apparaît d'ailleurs toujours comme une énigme car elle est intervenue à un moment où les humains disposaient déjà des animaux leur permettant de se nourrir ou de se vêtir (Digard, 2021). En ce sens, si le management a à voir avec le dressage des chevaux et le phénomène de domestication, il serait univoque de l'y réduire.

Sur l'animalisation ensuite souvent connoté péjorativement dès lors qu'elle entrave la réalisation effective d'une destinée humaine. Dans la lignée des travaux de conception biomimétique et à la simple observation de populations de termites qui cultivent des champignons dans des termitières conçues comme des climatiseurs, il peut être avancé que l'action collective organisée et la production d'artefact n'est pas qu'une propriété humaine. (Chapelle, 2015 ; Fayemi, 2016). Quand bien même les sciences de l'artefactuel (Simon, 2004) opèrent une coupure nette et une hiérarchie entre d'une part, l'organisation humaine qui conçoit des artefacts et d'autre part, les processus selon lesquels s'organisent les animaux, il nous apparaît opportun de se laisser inspirer par le spectre animal pour penser le phénomène de l'action collective organisé.



Si l'animal peut être convoqué comme un fantôme hantant et inspirant le management, il apparaît également comme une personne en devenir ambivalente dans notre armature juridique.

2.2. L'AMBIVALENTE PERSONNALISATION DE L'ANIMAL

L'ambivalence caractérise l'animal dans le droit français. A la fois bien sensible doté de droit, c'est la catégorie des animaux domestiques, soit « des animaux appartenant à des populations animales sélectionnées ou dont les deux parents appartiennent à des populations animales sélectionnées »^{xi}, catégorie à laquelle s'interface la notion de propriété qui est la condition de l'application de l'article L214-1 du code rural et qui stipule que tout « animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce. » A la fois *Res Nullius*, une « chose de personne » à protéger et appropriable, c'est la catégorie des espèces non domestiques, soit « celles qui n'ont pas subi de modification par sélection de la part de l'homme. » (article R411 du code de l'environnement). A la fois individu sensible doté de droits (à être protégé, à « vivre dans conditions appropriées », et émanation vivante collectée et collectivisée sous la forme d'une espèce, l'animal pose ainsi la question de l'enregistrement de la personnalité juridique, une fiction à l'interface des choses et des sujets.

Dans sa généalogie performative des droits humains, Hans Joas (2013) donne à comprendre comment la sécularisation des sociétés occidentales s'articule avec un mouvement de sacralisation de la personne, une catégorisation évolutive qui inclut ou exclut. Ce mouvement de sacralisation de la personne est important pour quiconque œuvre à la fabrication de savoirs interfacés avec des luttes collectives visant à ouvrir et/ou à faire respecter des droits.

Singulièrement, les terrains organisationnels sont labourés de personnalité juridique, de personne physique bien entendu mais de personnes morales tout autant, des personnalités juridiques attribuées à des artefacts et qui constituent le soubassement conceptuel des objets de nombreuses études en management. L'entreprise, la fusion-acquisition, la raison d'être, la gouvernance, autant d'objets qui sont constitutifs de l'incorporation d'une action collective dans le régime de la personnalité, une incorporation qui permet de penser ces personnes ainsi enregistrées en termes de responsabilité, de droits, de devoir, de contribution à la collectivité, mais également en termes de vie et de mort, d'immatriculation et de radiation.

Est-ce que les études en management sont à même de contribuer au mouvement d'enregistrement juridique de la personnalité animale ? En première vue, les approches qui puisent dans l'ANT (Callon, 1986), semblent ainsi avoir dépassé cette question de



l'enregistrement de la personnalité juridique de l'animal. Dans la baie de Saint Brieux en effet, il y a bien des coquillages représentés par différents locuteurs, des coquillage venus d'Asie qui résistent à leur implantation dans les eaux bretonnes. Des émanations vivantes et appropriées d'une espèce auxquelles la mise en symétrie de l'humain et du non-humain a redonné sinon du pouvoir au moins de l'agentivité. Cette mise en symétrie de l'humain et du non-humain, pour utile qu'elle soit pour documenter et décrire la manière dont se construit le monde social, est problématique pour penser la question de l'animal. En effet, au-delà de la symétrisation humain - non humain, ces typologies de démarches établissent une forme d'équivalence analytique entre les artefacts et les vivants non-humain ce qui a des effets politiques de disqualification du mouvement de personnalisation de l'animal. Or avec Garthof (2019), nous avançons que ce mouvement de personnalisation nous semble être un marqueur important avec lequel il faut composer dans toutes ses pluralités. C'est bien entendu le mouvement à l'œuvre dans l'activisme antispéciste qui se déploie depuis les années 1970. Mais la constitution de l'animal comme enjeu politique n'est pas un avatar postmoderne. Dès le XIX^{ème} siècle, les sociétés industrialisées ont vu se déployer des actions collectives attentives au traitement des animaux enregistré par des législations (Le Bot, 2011). Et même à la fin du XVIII^{ème} siècle dans l'effervescence révolutionnaire, l'animal a pu être l'objet d'une pensée républicaine (Mellah & Serna, 2017). Dans le prolongement de Jocelyne Porcher (2017, 2010) qui s'efforce de conceptualiser le travail animal, nous suggérons ainsi de faire avec cette construction historique en cours de la personnalité juridique animale, quand bien-même cette construction est dans le même temps dissoute par l'essor du régime de la biosocialité.

2.3. L'ANIMAL DISSOUT DANS LE REGIME DE LA BIOSOCIALITE

Dans le prolongement de la relecture foucauldienne de Rabinow, un mouvement de théorisation de l'*organization* et l'*organizing* biosocial est en cours actuellement (Rabinow, 2010 ; Labatut, 2019). Conceptualisant le développement d'actions collectives à l'interface de ce qui est perçu comme la frontière nature-culture, ces approches nées d'un dialogue avec le/la cyborg généré par Donna Haraway (Rabinow, 2010) renouvèlent l'anthropologie de l'expertise et ouvre un espace particulièrement fertile pour penser les mutations organisationnelles émergentes. En effet, elles permettent tout aussi bien d'appréhender la manière dont des êtres humains construisent des alliances autour de problématiques communes qui supposent d'investiguer la manière dont du vivant impacte la santé et génère du handicap et des stigmates que d'étudier les processus organisationnel et instrumental plus macro et à l'œuvre à cette même interface

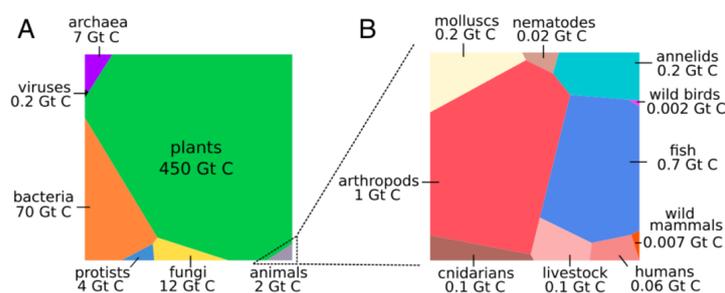


(gestion de pandémie, agriculture, sélection génétique aménagement des paysages, gestions de service écosystémique). C'est dans cette perspective que Bourlier-Bargues & al. (2020) proposent une typologie d'organisations biosociales (instrumentales, telles les fermes industrielles intensives, scientifiques telles les laboratoires, hybride tels les zoos ou partenaires tels l'élevage de rats pour détecter des mines) à l'aune du travail ontologique qu'elles opèrent avec l'animal, ressource ou partenaire, économique ou non économique.

Ces typologies sont importantes pour contribuer à définir sans essentialiser la figure de l'animal en gestion. Elles invitent en effet à contextualiser les catégories, elles ont une grande portée pour expliquer et apercevoir les coulisses et autre « black box » à l'œuvre dans nos systèmes économiques productivistes, elles permettent également de raisonner les externalités positives et négatives du travail de l'espèce humaine à l'interface du vivant.

Pour autant, il nous semble que ces typologies n'apportent pas une définition critique de l'animal. A l'instar de Derrida (2006) qui suggère la sémantique d'animot pour déconstruire « l'animal que donc je suis », nous nous proposons d'indéfinir l'animal au prisme d'une reconstruction biologique. Pour ce faire, nous recourons à des travaux issus de la biologie et qui utilisent l'unité de mesure de la biomasse (Bar-On et al, 2018) (Figure 1), une unité problématique et spéculative mais dont la mise en œuvre, avec toutes ses limites statistiques, permet de déconstruire un biais taxonomique à l'œuvre dans les typologies d'organisation biosociale élaborée selon leur recours à l'animal.

Figure 1: Graphical representation of the global biomass distribution by taxa. (Tiré de Bar-On et al, 2018)



Dans une perspective de biomasse, l'animal est un groupe taxonomique, au même titre que les plantes, les bactéries, les champignons, les archées, les virus et les protistes. D'emblée cette représentation de la distribution de la biomasse interpelle en ce qu'elle invite à capturer l'idée selon laquelle la masse animale est 6 fois moindre que celle des champignons, 225 fois moindre



que celle des plantes et 10 fois plus importante que celle des virus. Dans la même perspective, la masse des humains est 3 fois moins importante que la masse des virus. Et elle représente 1/33^{ème} de la masse animale, un peu plus de la moitié de la masse d'animaux d'élevage et plus de 6,5 fois la masse de mammifères sauvages.

Au-delà des équilibres quantitatifs, cette perspective ouvre une nouvelle échelle en renouvelant qualitativement la problématique (Bansal, 2018) de l'articulation de l'animal et de l'organisation.

D'abord car on saisit ainsi que l'animal dont il est question dans les typologies d'organisations biosociales mentionnées ci-dessus est un animal travaillé par un autre animal, l'humain. C'est le bétail, ce genre d'animaux dont l'existence est le résultat d'un travail de sélections variétales, ce sont les animaux sauvages que l'on protège ou que l'on expose, ce sont les animaux que l'on observe, que l'on étudie ou qu'on cherche à découvrir en biologie de la conservation, en éthologie ou en sciences vétérinaires.

Ensuite car on comprend que le taxon animal n'a de portée que s'il est pensé en relation avec les autres taxons du vivant. Est-ce à dire que l'animal se dissout dans la biomasse ? D'un point de vue organique certainement d'autant plus que cette échelle permet d'articuler les perspectives biocentriques et écocentriques (Heikkurinen et al., 2016) et d'envisager l'analyse de l'organisation des relations entre les corps vivants (qu'ils soient champignon, cochon, séquoia, soja, humain ou coronavirus), les minéraux et les artefacts, matériels et immatériels.

Composter l'animal depuis le management, c'est articuler ainsi en un même endroit un point aveugle (un fantôme qui hante et inspire) ; un point de départ, (l'animal comme personne dotée d'agentivité et dont il s'agit de représenter les intérêts) ; un point d'arrivée, (l'animal comme catégorie d'entendement qui questionne l'articulation des perspectives biocentrique et écocentrique). C'est d'une certaine manière « habiter le trouble » cher à Donna Haraway (2020) et une question de vie et de mort pour embrasser que ce qui est fertile est dans un même temps en décomposition et en recomposition.

Nous nous proposons d'illustrer ce mouvement multiple et d'en poursuivre l'exploration à travers l'analyse de l'enquête « Stop aux vaches à hublot » fabriquée et propulsée dans l'espace public par L214 en juin 2019.



3. EXPLORATION EMPIRIQUE : DANS LES COULISSES D'UNE COALITION BIOSOCIALE ANIMALITAIRE

C'est dans le prolongement du projet génératif de Donna Haraway que nous choisissons ici de générer une mise en abîme. Ce faisant, nous nous inscrivons ici dans une démarche inductive, prenant prétexte de l'enquête « Stop aux vaches à hublot » pour enrichir une réflexion sur les manières d'enquêter sur une enquête (3.1). En appréhendant L214 comme une organisation biosociale, nous illustrerons plus spécifiquement le travail d'alliance à l'œuvre (3.2).

3.1. RETOUR D'ENQUETE SUR UNE ENQUETE

Nous assumons l'ironie de recourir ici à la mise en abîme, un procédé esthétique consistant à reproduire une œuvre dans une œuvre, un procédé à l'œuvre bien connu pour sa représentation publicitaire par la marque « Vache qui Rit ». Mais ce procédé nous semble particulièrement utile pour proposer une relecture de la manière dont les boîtes noires et autres coulisses problématiques de nos systèmes sociotechniques peuvent être ouvertes ou révélées. En l'espèce, l'enquête L214 (dont nous représentons la page internet mise en ligne en figure 2) opère une mise en abîme en ce qu'elle contribue d'abord à ouvrir la boîte noire du productivisme agricole avec pour projet de l'abolir.

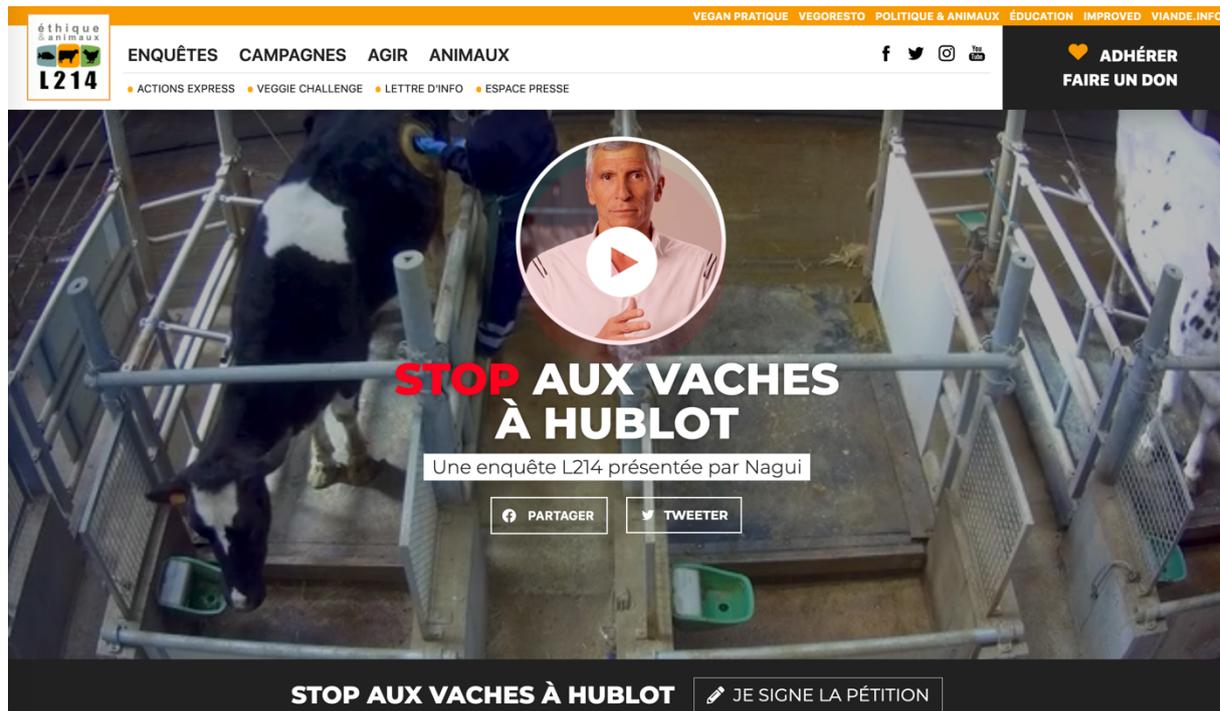
Ouvrir cette boîte noire, c'est ouvrir une autre boîte noire : la pratique zootechnique que l'enquête dénonce. Une technique de fistulation des vaches qui peut également être lue comme une démarche d'ouverture de la boîte noire de la fabrication de savoirs sur les phénomènes de digestion à l'œuvre chez les ruminants.

Une question de savoir fondamental : comment comprendre un processus biologique qui met en action collective un holobionte – le ruminant –, une diversité de bactéries, virus, archées qui transforment des aliments et ce faisant permettent d'assurer les besoins nutritifs des vivants en question ? Mais aussi une question de savoir praxéologique : comment optimiser la croissance du ruminant en question, comment maximiser sa production de protéines que cela soit sous forme de viande ou de lait, comment optimiser l'alimentation, aussi bien en termes de coût économique que d'impact environnemental lié aux émissions de méthane et autres gaz à l'œuvre dans le processus de digestion ?

C'est ainsi sur un enchevêtrement multiple d'enquêtes fondamentale, praxéologique, militante que nous même enquêtons.



Figure 2. Capture d'écran de la page dédiée à l'enquête « Stop aux vaches à hublot »



3.1.1. Contexte empirique = une enquête produite par une organisation biosociale

Cette exploration d'une enquête s'inscrit dans une enquête pragmatique plus large et en cours sur la circulation et l'édition de l'instrument de gestion du bien-être animal au prisme de la biosocialité organisationnelle. Pour le propos qui nous concerne nous présentons d'abord l'organisation L214 et en quoi elle revêt les atours d'une organisation biosociale. L214 Éthique & Animaux est une association Loi 1908 fondée en 2008 qui travaille à révéler les conditions d'élevage, de transports, de pêche et d'abattages des animaux insérés dans les chaînes de production alimentaires (viande, lait œuf, poisson).

L'association s'inscrit dans un mouvement social qui considère nécessaire pour les sociétés humaines de prendre en compte la sensibilité des animaux, leur sentience et d'abolir toute souffrance animale. Un mouvement social qui s'articule d'abord autour de communautés d'affinités organisées autour et par des pratiques de consommation labellisée (vegan, cruelty free) ou spécifique (refus de détenir tout produit ou coproduit animal). Ce mouvement social s'interface également à un projet politique en cours d'élaboration et de réflexion sur la manière dont l'être humain doit interagir avec les individus animaux. Ce projet est alimenté par des organisations politiques plus ou moins professionnalisées, qui articulent un travail de fabrication de savoirs sur ce sujet (expertise) à un travail de mise à l'agenda public et privé de la considération du bien-être animal (Michalon, 2017).



Critiqué comme mouvement « animalitaire » ou « animaliste » ou « antihumaniste » (Digard, 2012), ce mouvement est bien entendu pluriel et lui-même porteur d'un projet de transformation sociale qui s'articule politiquement autour de deux polarités d'intervention. Une polarité « welfariste » qui s'inscrit dans le prolongement des préoccupations pour les animaux née au mitant du XIX^{ème} siècle, une approche qui promeut un travail collaboratif avec les organisations qui recourent à des animaux afin de travailler à la définition et au respect de standard réduisant la souffrance animale. Une polarité abolitionniste, une approche née dans les années 1960 et qui vise une cessation d'activité des organisations recourant aux animaux, une mouvance qui agit pour libérer les animaux de toute souffrance, et qui peut s'inscrire dans des registres d'action directe (libération d'animaux de laboratoire, de ferme). Entre ces 2 pôles de revendication et de registres d'action, certains mouvements s'inscrivent dans une posture de « welfarisme stratégique », à savoir ces organisations s'inscrivent dans un projet abolitionniste mais font le choix de recourir aux modalités d'action des organisations welfaristes pour faire avancer leur projet. C'est la posture adoptée par L214, que cela soit dans ses actions publiques (développement d'expertise sur la manière dont les chaînes globales de valeur agricole considèrent et traitent les animaux, sur la façon dont les élus politiques appréhendent et agissent sur ces questions, campagne d'information du grand public) ou privées (lobbying en direction d'organisations tête de filière (grande entreprises de restauration collective, marque emblématique par typologie d'animaux, groupe agroindustriel) dans des logiques de mise à l'agenda organisationnel de l'approfondissement des politiques de « bien-être animal. »

Nous proposons ici d'appréhender l'ONG L214 comme une organisation biosociale, aussi bien en tant qu'*organization*, car elle constitue une personne morale insérée dans des chaînes globales de valeur et elle opère un travail de réflexion et d'action sur la relation nature-culture, au prisme de l'animalisme ; qu'en tant qu'*organizing* car ce collectif composé de personnes physiques recourt à des pratiques spécifiques au service d'un projet politique de ont à voir avec son champ de revendication.

3.1.2. Enquêter sur une enquête

Dans la lignée de la relecture de l'enquête pragmatique de Dewey par B Morizot, (2018) nous avançons que le régime de l'enquête est une activité individuelle et collective probablement constitutive du rapport de l'espèce humaine à son environnement, une activité qui a à voir avec le pistage et la cueillette et a pu se développer dans le sillon du développement de l'agriculture, une activité collective qui prend aujourd'hui différentes formats plus ou moins



professionnalisés dans nos sociétés contemporaines, (enquête sociale, enquête policière, enquête journalistique, enquête scientifique). Des formats singuliers qui observent des canons différents quand bien même l'enjeu premier étant de fabriquer et partager un savoir.

Enquêter sur une enquête nous semble ainsi une opportunité de documenter « la modernité épistémique », cette fabrication imbriquée de savoirs à l'intersection du travail scientifique, militant et politique (Dubreuil cité par Michalon, 2017). En prenant pour cas d'enquête, l'enquête L214 « Stop aux Vaches à Hublot », nous assumons la circonscription des données utilisées au matériau même de l'enquête, un matériau d'une très grande richesse (un communiqué, une vidéo de 2'14'', une vidéo de 19'', une enquête de 37 pages, une pétition). que dire de la relation homme-animal ? Ce faisant nous faisant le choix de ne pas intégrer à notre analyse les réactions à cette enquête, que cela soit de la part de l'organisation « dénoncée », des pouvoirs publics, des médias, ni de l'engagement public pouvant être quantifié par les interactions d'internautes. De la même façon, nous n'investiguons pas le relations que les individus mobilisés dans cette enquête entretiennent avec les animaux.

Notre propos est ainsi d'étudier spécifiquement une production collective, en l'espèce celle de L214, qui se labellise elle-même comme une enquête et dans le prolongement de la préoccupation pacifiste radicale de Donna Haraway qui alimenté la conceptualisation de la biosocialité, nous assumons ici pour ce cas bien précis de circonscrire notre analyse à ce qui relève du faire avec et de l'alliance pour contribuer à répondre à la question suivante : comment faire alliance depuis la machinerie biosociale ?

3.2. ALLIANCE ET ORGANISATION BIOSOCIALE

Appréhender l'enquête de L214 comme la production d'une organisation biosociale nous amène ainsi à nous intéresser aux endroits où se font des alliances, des endroits qui articulent dans notre cas de la nature et de la culture, du vivant, de l'artefact et de l'humain. Des endroits où se pose la question de l'articulation des alliances, entre construction de coalition (3.2.1), nécessité de faire avec le contexte (3.2.2) et enclenchement d'un travail mémoriel (3.2.3).

3.2.1. Construire une coalition autour d'une figure SF

L'enquête L214 engage et sédimente une coalition de circonstance singulièrement diverse : des chercheurs en sciences vétérinaires dont les articles sont convoqués, un animateur de télévision célèbre, un « lanceur d'alerte » qui a filmé des images en caméra plus ou moins cachée, des médias et leurs services iconographique qui ont pu monter sous leur nom de marque des vidéos



qui génère du clic, des vaches faisant l'objet de pratiques expérimentales, des bactéries, du méthane, le dérèglement climatique, des pétitionnaires.

Soit une alliance d'animaux, de vivants et d'humains qui s'expriment sur leur rapport à l'animal et sur la manière dont les sociétés humaines doivent transformer leur système de production pour empêcher la souffrance animale.

Au cœur de cette alliance, une figure SF à l'intersection de faits scientifiques, de fables et de jeu de ficelle : les « vaches à hublot ». Un animal biosocial dont l'instrument technique qui le caractérise, le hublot, permet d'accéder à un processus à l'œuvre dans de nombreux corps vivants, la digestion, un processus de décomposition-recomposition qui met au premier plan les limites de la pensée en termes d'individu et les apports de la pensée en termes de sympoïèse. Un animal biosocial dont la mise en image forge une alliance iconoclaste qui se rejoint dans la nécessité de représenter un représenté (les vaches à hublot) à détruire. Une image SF qui choque et qui revient. Une image qui esthétise, par le montage, par la musique, par le commentaire et une image d'horreur qui retourne l'estomac et donne des hauts de cœurs, par les fluides, les blessures et les interventions. Une image qui se démultiplie et qui invite à ouvrir les yeux tout en donnant envie de les fermer, une invitation qui rend très concret le prémisses « with whose blood were my eyes crafted ? » (Haraway, 1988) et forge en l'occurrence une alliance biosociale singulière.

3.2.2. Faire avec le contexte

L'enquête L214 s'insère dans une alliance subie à la fois triviale et importante : c'est l'alliance collective au niveau national et international à une infrastructure juridique et technique qui pose question et habilite ou oriente l'action. En présentant la zootechnie comme « une mission de service public que nous finançons tous. », l'enquête L214 rappelle paradoxalement qu'à titre individuel, tout un chacun, et l'association s'inclut dans ce nous, est partie prenante de la situation dénoncée. En ce sens, et notamment au travers de la logique pétitionnaire, de l'action juridique de dépôt de plainte, et du dispositif de communication et de relations médias, l'enquête biosociale tire une ficelle dans un jeu de ficelles dans lequel elle s'inclut.

Ce jeu de ficelle permet de jouer avec les conjugaisons de la grammaire hirschmanienne, car si l'enquête biosociale peut être lue comme une « Voice » conjuguée à un refus de la « Loyalty » et à une forme de constat de l'impossible « Exit », elle permet d'appréhender la perspective selon laquelle l'action d'une organisation biosociale participe de ce « faire avec » sympoïétique. En l'espèce, un « faire avec » qui travaille tout aussi bien la perception sociale



de l'animal de production qu'il met en mouvement l'infrastructure juridique qu'il veut voir être transformé et/ou respecté.

3.2.3. Enclencher un travail mémoriel

L'alliance forgée par L214 avec les animaux d'élevage dont il est question dans l'enquête (des vaches à hublots, des poulets, des lapins, des cochons concernés par la zootechnie mais également plus largement tous les animaux d'élevage) est éminemment problématique dans un contexte organisationnel biosocial.

En effet, cette alliance entend représenter les intérêts d'« animaux-machine », à la fois vivant et artefact, une matérialisation biosociale de l'actant non-humain dont il faut à titre individuel « assurer la santé », « le bien-être » et préserver de toute « souffrance ». Dans le même temps, cette alliance porte un projet de disparition de ces espèces fabriquées et « exploitées » qui devraient cesser d'exister.

Cette tension entre la considération à court-terme et la disparition à long-terme, pour articulée qu'elle soit dans le projet abolitionniste welfariste invite à poser une question plus générale qui nous semble intéresser tout projet de transformation sociale : comment défendre les représentants individuels d'une espèce que l'on aspire à supprimer ? comment prendre soin des victimes et/ou des bourreaux d'un système que l'on veut abolir et projeter dans le passé ?

En compostant avec les Camille de Donna Haraway, on pourrait avancer qu'une des pistes de réponse à cette question s'articulerait autour de la mise en mémoire des dommages, un travail permettant d'éviter l'écueil de la pureté et d'embrasser l'impossible innocence de tout projet de transformation.

Dans le prolongement de Donna Haraway, les alliances à l'œuvre dans l'enquête d'une l'organisation biosociale peuvent ainsi être lues comme un jeu de ficelle, comme un espace de problématisation d'un projet de transformation politique et comme un assemblage collectif qui forge un alliage SF pour composer avec l'impossible innocence.

Des alliances qui opèrent dans les confins de la gestion du monde, à l'endroit où s'ouvrent et se referment les boîtes noires. Nous proposons de continuer à tirer les ficelles depuis ces confins



4. EXPLORATION SPÉCULATIVE : MARRONNER PLUTÔT QUE DÉNATURALISER

Tirer les ficelles depuis les confins de l'organisation biosociale donc mais pour tisser. Nous proposons en effet d'esquisser ici un geste spéculatif pour contribuer à susciter des possibles (Debaise & Stengers, 2016). Ce faisant nous revendiquons de procéder à une manipulation. Pas une manipulation visant emprise et contrôle, mais une manipulation appréhendée comme une thérapeutique (Roustang, 2001), un geste qui accompagne avec la main pour relier penser & panser, spéculation et soin, telle la manipulation du corps opérée par un masseur ou un kinésithérapeute, une manipulation qui peut calmer des douleurs et aider à (re)gagner une sensibilité perdue.

Ce geste manipulateur, nous le faisons travailler depuis un propos qui nous semble transversal aux approches critiques en recherche en management, celui consistant à dénaturiser les concepts, les objets, les pratiques de gestion. Bien entendu, ce qu'emporte le projet de dénaturalisation importe, car il s'agit d'empêcher tout figement du monde opacifié par la gestion, d'appréhender la diversité et la singularité des actions collectives, de déconstruire les façons de faire qui génèrent des désastres, des inégalités, des injustices et des ruines, d'ouvrir des potentiels de transformation. Notre détour composté par la pensée de Donna Haraway et l'organisation biosociale nous amène pourtant à questionner la convention à nommer cette effort « dénaturalisation », comme si supprimer toute forme de nature était un objectif souhaitable. Ce que nous a amené à appréhender notre safari originel dans les confins de la sympoïèse et de la biosocialité, c'est bien qu'aujourd'hui il peut paraître opportun de cicatriser et de construire depuis les coupures nature-culture, animal-humain. Et en l'état actuel, le recours sémantique à la dénaturalisation nous semble préjudiciable pour documenter et théoriser les transformations en cours dans les confins de la gestion du monde.

Saisissons et essayons de dénaturiser une pratique gestionnaire particulièrement contemporaine, le « confinement » par exemple. De prime abord, le confinement peut être approché comme un instrument de gestion qui circule et est édité (Gibert et Chiapello, 2013), un instrument dont la genèse renvoie à des pratiques gouvernementales nées au Moyen-Âge, un instrument de gestion dont les modalités d'application peuvent être analysée au prisme d'une forme de mimétisme institutionnel singularisé par des relations géopolitiques et des cultures locales (Keck 2020). Un instrument de gestion qui met au débat la définition du caractère essentiel des activités sociales, qu'elles soient prises dans des organisations et des marchés ou plus simplement au prisme de la liberté de circulation individuelle et des modalités de



regroupement physique des personnes. Un instrument ponctuel qui fait advenir une économie alternative des professions, entre celles qui peuvent être intermédiées depuis le domicile personnel et celles qui ne le peuvent matériellement pas. Un instrument de gestion qui perturbe le maillage productif, logistique et financier des chaînes globales de valeur, qui met à l'arrêt ou accélère l'activité d'organisations multinationales et locales tout en étant un nouveau jeu dans les activités financières spéculatives.

Faisons une pause. Jouons-nous des « qualculs » (Callon cité par Aggeri, 2017, p. 32) de la spéculation sur les marchés pour opérer une manipulation spéculative. Déconfinons l'apparat contemporain du confinement pour tisser depuis un endroit que nous a montré l'animal composté par la gestion. En compagnonnage avec Morizot (2018) & Marris (2018), nous proposons ici d'avancer avec une sémantique zoologique qui emporte des histoires qui nous intéressent pour élaborer dans le mouvement de dénaturalisation des CMS, une sémantique double fertile pour habiter le trouble du confinement. Ce double mot qui ouvre un possible, c'est le « marronnage », ou la « féralisation », deux mots qui coexistent en zoologie et entremêlent des histoires d'humaines et d'animaux.

Des histoires d'humains tout d'abord, le marronnage désignait en effet depuis les économies coloniales la fuite d'un esclave dans les jungles amazoniennes, caribéennes ou indienne, des fuites traitées comme des évasions donnant lieu à des chasses à l'homme assorties de sanctions terribles. Depuis les humains concernés, on préférera parler de conquête de liberté, d'apprentissage pour vivre dans un environnement de plantes, de paysages et d'animaux inconnus, un territoire et des compagnons avec lesquels on fabrique une culture commune, métisse qui se déploient encore de nos jours.

Une histoire d'animaux ensuite car le marronnage zoologique a alors désigné en corollaire le retour d'animaux domestiques à l'état sauvage (partiellement ou totalement) après avoir été abandonnés ou s'être échappés, un marronnage qui s'est progressivement doublé de la sémantique de féralisation (du latin *feral* sauvage) une sémantique qui n'est pas innocente, en ce qu'elle charrie les ravages racistes du capitalisme colonial. Elle n'en demeure pas moins fertile en ce qu'elle nous semble aussi embarquer de la libération, de l'héritage et de l'apprentissage. Envers du phénomène de domestication, le marronnage n'est pas un processus unidirectionnel mais bien un mouvement de va-et-vient et d'acculturation au sein d'environnement différents. Revenons par exemple au cheval. Domesticqué il y a 5 500 ans, objet d'un dressage qui a rendu possible l'émergence de l'idée de management il y a 500 ans, cet animal a accompagné les européens dans la colonisation du continent américain, un territoire



où il a voyagé et évolué entre marronnage et redomestication par les populations aborigènes. (Digard 2021). Cette possibilité de va-et-vient à l'intersection de la liberté et de la contrainte, entre des environnements naturel et culturel différents, aussi bien hostiles qu'hospitalier nous apparaît ainsi ici comme un territoire fertile à explorer.

Dès lors comment fertiliser avec le marronnage ? Comment féraliser la dénaturalisation du confinement ? En avançant que le confinement a les atours d'un instrument biosocial en ce qu'il régle et entrave la libre circulation des corps vivants humains pour empêcher leur contact avec un corps semi-vivant viral. Le confinement peut ainsi être abordé comme un instrument interfaçant 1) l'autonomie du semi-vivant d'un coronavirus et de sa circulation dans le taxon animal entre plusieurs espèces animales à 2) l'organisation de la vie économique et sociale des humains. Un instrument biosocial qui compose avec la sympoïèse, un instrument dont l'étude apprend à déconfiner les confins du vivant.

Féraliser, c'est en ce nouveau sens tisser depuis une épopée humaine et animale. Une manière de repeupler l'imaginaire des CMS, de faire avec des corps, des natures, des vivants, du sauvage et des cultures tout en reconnaissant l'habilitation et les contraintes que leur procurent des machines, des artefacts, des chaînes de valeurs et les organisations biosociales. Une odyssée sans retour qui fait avec l'objectif de dénaturalisation pour ouvrir de nouvelles sensibilités pour penser les organisations du monde. Des pensées qui pansent pour cicatriser et élaborer depuis la plaie nature-culture.



CONCLUSION

Ce travail s'est donné pour objectif de recourir au concept de compostage issu des perspectives de Donna Haraway pour explorer les modalités d'appréhension de l'animal dans les contrées du management. Dans cette perspective, nous avons initié et entrelacé trois mouvements.

Un premier mouvement conceptuel où nous avons mis en évidence que le management entendu comme discipline compostait trois figures animales : un animal domestiqué qui le hante et qui l'inspire, un animal en cours d'acquisition de la personnalité juridique à l'instar des humains et de nombreux artefacts peuplant la gestion du monde, un animal soluble dans le régime de biosocialité en cours d'émergence.

Un deuxième mouvement d'exploration empirique où nous avons identifié les singularités du travail d'alliance d'une organisation animalitaire dans un contexte biosocial : construire une coalition autour d'une figure SF, faire avec le contexte et enclencher un travail mémoriel.

Un troisième mouvement spéculatif où nous avons esquissé l'exploration du marronnage, un territoire qui est l'envers du phénomène de domestication et qui invite à dépasser la coupure humain-animal pour investiguer le va-et-vient liberté-contrainte dans les environnements organisationnels, naturels et culturels qui peuvent tout aussi bien être hostiles qu'hospitaliers. Un territoire qui contribue à vitaliser le projet de dénaturalisation du management des CMS.

Ces mouvements sont autant d'amorces pour fertiliser la compréhension des mutations à l'œuvre dans l'organisation des activités collectives, des mouvements ouverts qu'il s'agit désormais de continuer à composter.



Références

- Acquier, A., & Aggeri, F. (2015). Une généalogie de la pensée managériale sur la RSE. *Revue Française de Gestion*, 41(253), 387-413.
- Aggeri, F. (2017). How can performativity contribute to management and organization research? Theoretical Perspectives and analytical framework. *M@n@gement*, 28-69.
- Bansal, P., Kim, A., & Wood, M. O. (2018). Hidden in Plain Sight: The Importance of Scale in Organizations' Attention to Issues. *Academy of Management Review*, 43(2), 217-241.
- Bar-On, Y. M., Phillips, R., & Milo, R. (2018). The biomass distribution on Earth. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 115(25), 6506-6511.
- Bazin, Y., & Leclair, M. (2019). «I see dead people...»: À la rencontre des fantômes organisationnels qui hantent les entreprises. *Revue Française de Gestion*, 45(283), 11-29.
- Bourlier-Bargues, E., Valiorgues, B., & Metz, K. (2020, juin 3). *Comprendre les organisations biosociales et leurs externalités à partir du travail aux frontières*. XXIX^{ème} conférence de l'AIMS.
- Caeymaex, F., Despret, V., & Pieron, J. (2019). *Habiter le trouble avec Donna Haraway*. DEHORS.
- Callon, M. (1986). ÉLÉMENTS POUR UNE SOCIOLOGIE DE LA TRADUCTION : La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc. *L'Année sociologique (1940/1948-)*, 36, 169-208.
- «C'est choquant, mais ce sont des pratiques scientifiques»: Le gouvernement défend la pose de hublots sur l'estomac de vaches. (2019, juin 21). *Le Monde.fr*. https://www.lemonde.fr/planete/article/2019/06/21/le-gouvernement-defend-la-pratique-des-vaches-a-hublots_5479554_3244.html
- Charbonnier, P., Latour, B., & Morizot, B. (2017). Redécouvrir la terre. *Tracés. Revue de Sciences humaines*, 33, 227-252.
- Chiapello, È., & Gilbert, P. (2013). *Sociologie des outils de gestion : Introduction à l'analyse sociale de l'instrumentation de gestion*. La Découverte.
- Daoust, M.-K. (2016). Capitalisme, propriété et solidarité. *Les Cahiers d'Ithaque*.
- Debaise, D., & Stengers, I. (2016). L'insistance des possibles. *Multitudes*, n° 65(4), 82-89.
- Decoust, M., & Chapelle, G. (2015). *LE VIVANT COMME MODELE*. Albin Michel.
- Deneault, A. (2019). *L'économie de la nature*. Lux.
- Derrida, J., & Mallet, M.-L. (2006). *L'animal que donc je suis*. Éditions Galilée.
- Descola, P. (2015). *Par-delà nature et culture*. Editions Gallimard.
- Digard, J.-P. (2012). Le tournant obscurantiste en anthropologie. De la zoomanie à l'animalisme occidentaux. *L'Homme. Revue française d'anthropologie*, 203-204, 555-578.
- Digard, J.-P. (2021). Entre l'homme et les animaux : La domestication. *DIACRITIK*. <https://diacritik.com/2021/04/27/entre-lhomme-et-les-animaux-la-domestication/>
- Dorion, L. (2017). Construire une organisation alternative. *Revue Française de Gestion*, 43(264), 143-160.
- Espinosa, R. (s. d.). *Dataviz—Abattages en France*. Romain Espinosa. Consulté 23 janvier 2021, à l'adresse <https://romainespinosa.com/index.php/dataviz-abattage-france/>
- Fayemi, P.-E. (2016). *Innovation par la conception bio-inspirée : Proposition d'un modèle structurant les méthodes biomimétiques et formalisation d'un outil de transfert de connaissances*. École Nationale Supérieure des Arts et Métiers.
- Garthoff, J. (2019). Decomposing Legal Personhood. *Journal of Business Ethics*, 154(4), 967-974.
- Granovetter, M. (1985). Economic Action and Social Structure: The Problem of Embeddedness. *The American Journal of Sociology*, 91(3), 481-510.



- Guillo, D. (2015). Quelle place faut-il faire aux animaux en sciences sociales ? *Revue française de sociologie*, Vol. 56(1), 135-163.
- Haraway, D. (1988). Situated Knowledges : The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599. JSTOR.
- Haraway, D. (2006). Manifeste Cyborg : Science, technologie et féminisme socialiste à la fin du XXe siècle. *Mouvements*, no 45-46(3), 15-21.
- Haraway, Donna J., & Garcia, V. (2020). *Vivre avec le trouble*. Les éditions des mondes à faire.
- Haraway, Donna Jeanne. (2016). *Staying with the trouble : Making kin in the Chthulucene*. Duke University Press.
- Heikkurinen, P., Rinkinen, J., Järvensivu, T., Wilén, K., & Ruuska, T. (2016). Organising in the Anthropocene : An ontological outline for ecocentric theorising. *Journal of Cleaner Production*, 113, 705-714.
- Joas, H. (2013). *The Sacredness of the Person : A New Genealogy of Human Rights*. Georgetown University Press.
- Keck, F., & Despret, V. (2020). *Les sentinelles des pandémies : Chasseurs de virus et observateurs d'oiseaux aux frontières de la Chine* (1er édition). Zones Sensibles Éditions.
- Labatut, J. (2019). *Crises et mutations des organisations biosociales : Quels enjeux pour l'analyse des rapports nature-organisations en sciences de gestion ?* Paris Dauphine.
- Labatut, J., Munro, I., & Desmond, J. (2016). Animals and organizations. *Organization*, 23(3), 315-329.
- Le bot, O. (2011). Les grandes évolutions du régime juridique de l'animal en Europe : Constitutionnalisation et dérégulation. *Revue québécoise de droit international*, 24(1), 249-257.
- Livingston, J., & Puar, J. K. (2011). Interspecies. *Social Text*, 29(1 (106)), 3-14.
- Mant, A. (1977). *Rise and Fall of the British Manager*. Macmillan.
- Maris, V. (2018). *La part sauvage du monde*. Le Seuil.
- Mellah, M., & Serna, P. (2017). Réinventer l'harmonie politique de tous les êtres vivants : Un projet révolutionnaire et zootechnique (1792-1820). *Revue d'histoire du XIXe siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIXe siècle*, 54, 31-46.
- Michalon, J. (2017). Les *Animal Studies* peuvent-elles nous aider à penser l'émergence des épistémès réparatrices ? *Revue d'anthropologie des connaissances*, 11,3(3), 321.
- Morizot, B., Despret, V., & Durand, S. (2018). *Sur la piste animale*. Actes Sud.
- Palpacuer, F., Taskin, L., & Balas, N. (s. d.). Quelle est la place du terrain dans les perspectives critiques en management ? *Économies et Sociétés KC*, 4(2), 251-269.
- PANSE : Définition de PANSE. (s. d.). Consulté 23 janvier 2021, à l'adresse <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/panse>
- PANSER : Définition de PANSER. (s. d.). Consulté 23 janvier 2021, à l'adresse <https://www.cnrtl.fr/definition/academie9/panser>
- PENSER : Définition de PENSER. (s. d.). Consulté 23 janvier 2021, à l'adresse <https://www.cnrtl.fr/definition/penser>
- Porcher, J. (2017). Le programme ANR COW : L'ouverture d'un front de recherches inédit sur le travail animal. *Natures Sciences Sociétés*, Vol. 25(2), 172-179.
- Porcher, J., & Schmitt, T. (2010). Les vaches collaborent-elles au travail ? *Revue du MAUSS*, n° 35(1), 235-261.
- Preciado, P. B. (2019). *Un appartement sur Uranus : Préface de Virginie Despentes*. Grasset.
- Prévot, K. (2018). Sommes-nous des lichens ? Une perspective végétale sur l'individu. *Critique*, n° 850(3), 204-213.
- Purser, R. E., & Montuori, A. (1995). *Limits to Anthropocentrism : Toward an Ecocentric Organization Paradigm?* 38.



Rabinow, P. (2010). L'artifice et les Lumières : De la sociobiologie à la biosocialité. *Politix*, n° 90(2), 21-46.

Roustang, F. (2001). *La Fin de la plainte*. Odile Jacob.

Simon, H. A. (2004). *Les Sciences de l'artificiel* (Éd. rev. et complétée édition). Folio.

ⁱ Tous les éléments cités sont accessibles sur le site Internet de L214 <https://www.l214.com/communications/20190620-vaches-hublott-sanders-avril>

ⁱⁱ Cf. le stream *Creaturely ethics, poetics and critical animal studies* lors de l'ICMS 2019, à noter en France, le développement de Diplômes Universitaire sur ces sujets en partenariat avec des association (DU Droit en Droit animalier à Limoges avec la Fondation 30 Millions d'amis, DU Animaux & Société à Rennes 2 avec L214 et One Voice), le séminaire Histoire mondiale des animaux à la Maison des sciences de l'homme)

ⁱⁱⁱ Cf. la structuration du Parti animaliste qui a fait plus de 2% des suffrages exprimés lors des dernières élections européennes, le travail politique de mise à l'agenda médiatique, réglementaire et législatif d'ONG récentes telles que L214, CIWF ou Wellfarm et plus ancienne (LFDA 1978) voire plus que centenaires, SPA (1845)

^{iv} Cf. l'élaboration d'une « étiquette bien-être animal » par une association regroupant 4 « organisations de protection animale » - CIWF France, LFDA, OABA et WELFARM-, 5 acteurs de la distribution, du commerce et de la restauration - Agromousquetaires, Casino, Carrefour, Lidl, magasins U-, 5 organisations de producteurs et transformateurs - Fermiers de Loué, Fermiers du Sud-Ouest, Fleury-Michon, Galliance et Herta)

^v Nous renvoyons aux remerciements en page 349 de *Vivre avec le trouble* pour appréhender la diversité des compagnons de pensées de Donna Haraway.

^{vi} Dans cette communication qui répond à un appel d'un groupe d'études critiques en management, nous nous efforçons de faire avec ce champ.

^{vii} Rassemblant l'idée de proches, de parents et de familles, la *kinship* est une catégorie d'analyse classique en anthropologie pour décrire les structures relationnelles familiale. Donna Haraway convoque ce terme pour l'ouvrir et explorer des réarticulations possibles de ce lien biologique, généalogique et juridique.

^{viii} Tout en étant publiques, les données relatives à l'abattage des animaux d'élevage sont difficiles à analyser car non mise en perspectives avec les importations ni consolidées avec les pratiques d'abattage des animaux d'expérimentation qui sont comptabilisée par le Ministère de la recherche. Si à première vue on observe une baisse de 12% du nombre d'animaux abattus entre 2000 et 2019, (de 1,1 milliards à 968 millions) à mettre en perspective avec une hausse de 11% de la population française sur la période (de 60, 5 à 67 millions de personnes), les données publiques ne prennent pas en compte les effets d'importation et n'incluent pas l'abattage des animaux d'expérimentation.

^{ix} défini par Keynes comme « a spontaneous urge to action rather than inaction, and not as the outcome of a weighed average of quantitative benefits multiplied by quantitative probabilities » (Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie, Livre IV (L'incitation à investir), Chapitre XII (L'état de la prévision à long terme), partie VII, Paris, Payot, 1969, p. 175-176

^x <http://www.academie-francaise.fr/capital-et-cheptel>

^{xi} Arrêté ministériel du 11 aout 2006 fixant la liste des espèces, races ou variétés d'animaux domestiques